

Eugène Morel passeur entre deux mondes, Journée d'étude du 6 décembre 2010

Eugène Morel, polygraphe repent

SANDRAS, Agnès
Elève conservateur, DCB 19.

SANDRAS, Agnès. Eugène Morel, polygraphe repent [en ligne]. Format PDF.
Disponible sur : < <http://www.enssib.fr/bibliotheque-numerique/notice-49084> >



Ce document est diffusé sous licence « **Creative Commons by-nc-nd** ».

Cette licence signifie que le document est mis à disposition selon le contrat **Paternité-Pas d'Utilisation Commerciale-Pas de Modification**, disponible en ligne à l'adresse <http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/2.0/fr/> Il est ainsi possible de reproduire, distribuer et communiquer cette création au public, à condition de le faire à titre gratuit, mais ni de le proposer à titre onéreux ni le modifier sans le consentement explicite de l'auteur.

L'ensemble des documents mis en ligne par l'enssib sont accessibles à partir du site :
<http://www.enssib.fr/bibliotheque-numerique/>

EUGENE MOREL, POLYGRAPHE REPENTI ?

Si Eugène Morel appartient sans conteste à la catégorie des polygraphes, son très net passage de la littérature à une écriture plus « scientifique » amène à se demander s'il n'a pas abandonné une polygraphie artistique pour s'orienter vers une monographie fondatrice. Au XVIII^e siècle, avec la « naissance » de l'auteur, la polygraphie est devenue un critère de valeur, faisant de celui qui est tout à la fois poète, savant, penseur et narrateur, le modèle du philosophe accompli. La constitution de sciences en quête de légitimation, au XIX^e siècle, entraîne un type d'écriture spécifique, et la polygraphie est dévalorisée. En examinant ce tournant de plus près, un groupe de chercheurs a constaté que nombre de fondateurs de nouvelles disciplines (Henri Breuil pour la Préhistoire, Paul Rivet pour l'ethnologie...) ont déployé une intense polygraphie au sein de laquelle ils ont assis leur spécialité soit en cessant tout type d'écriture, hormis la monographie scientifique, soit en dissimulant leurs autres graphies (recours à des pseudonymes, poésies non éditées, etc.)¹. Un examen très rapide de l'œuvre de Morel pourrait nous conduire à conclure à une démarche de ce type de sa part. En consultant la liste de ses œuvres, on constate qu'il publie un premier roman à 20 ans en 1889 (*L'ignorance acquise*) suivi rapidement d'autres (*Petits Français* en 1890 ; *Artificielle* en 1895, *La rouille du sabre* en 1897, *Les Morfondus* en 1898...). Puis il mêle écritures romanesques et théâtrales jusqu'en 1909, tout en publiant dans diverses revues comme *La Revue blanche* ou bien encore *La Revue d'art dramatique* qu'il dirige. Enfin viennent des publications de type bibliothéconomique. Eugène Morel ne donne plus de romans, abandonne la direction de *La Revue d'art dramatique*, et écrit rarement pour le théâtre. Du moins officiellement. Il y aurait donc deux temps bien marqués, celui d'une polygraphie artistique, celui d'une monographie de type scientifique. Pourquoi ce passage ?

On écartera d'emblée la piste du « mauvais romancier » qui deviendrait un excellent bibliothécaire, malheureusement suivie par certaines personnes sans doute gênées qu'on puisse être à la fois un bon auteur et un bibliothécaire efficace. On est au contraire étonné par la maîtrise du style et la qualité de réflexion de

¹ Il s'agit de « l'atelier Polygraphes » du LAHIC-CNRS dont on trouvera le programme de la dernière journée d'études à l'adresse suivante : <http://www.iac.cnrs.fr/lahic/spip.php?article410>.

son premier roman aux accents maupassantiens. Berthe Mansart, fille de bourgeois ridicules, s'éprend de Paulus, un peintre. Chez les Mansart, à la fin de dîners trop copieux, les conversations portent sur la littérature...

- Bien drôle, ce *Gil Blas* !
 - Seulement voilà. Des fois, c'est dégoûtant.
 - Ca, c'est vrai. Guy de Maupassant, par exemple.
 - Oh ! c'est bien drôle aussi....
 - Hum ! ... ce n'est plus si... enfin...
 - C'est moins grossier !
 - C'est plus sale. Armand Sylvestre [sic], c'est la vieille gauloiserie. C'est franc au moins !
 - Ce sont des cochonneries, mais ce n'est pas immoral.
 - Oh ! bien et Zola donc !
 - Ah ! non !
 - Pas celui-là !
 - Laissons-le dans sa fange.
 - Puisqu'il veut s'y rouler !
 - Qu'il en mange ! il aime ça !
 - Avez-vous lu *Pot-Bouille* ?
 - Dégoûtant !
 - Une pyramide d'excréments !
 - Comment peut-on être sale à plaisir ! mas ça ne fait même pas rire ! Est-ce que ça vous a fait rire ?
 - Non. *Germinal*, non plus. Ca ne fait pas rire. Et *Germinal*, je l'ai lu très souvent, vous savez, en feuilleton.
 - Oh ! moi, je pourrais même le lire en volume, si je voulais, j'ai un de mes amis qui l'a, dans sa bibliothèque ! » dit un homme très respectable.
- Il se fit un grand silence².

Ce passage présente une réflexion d'une grande maturité sur la lecture, la littérature, ce qu'on peut mettre ou non dans une bibliothèque, montrant un recul étonnant chez Eugène Morel qui l'aurait rédigé entre ses 15 ans et ses 20 ans. L'ouvrage témoigne des premières admirations esthétiques de Morel, qui aime la

² Eugène Morel, *L'ignorance acquise*, Paris, Tresse & Stock, 1889

littérature naturaliste, fréquente Hennique (un disciple de Zola) et le grenier d'Auteuil... Son écriture a des accents huysmansiens :

Une femme, connaître une femme, c'est aller de l'enveloppe au-dedans, par les trois couches que la beauté dépose sur elle, de son linge, de sa robe, de son appartement.

Elle, ce n'est rien, elle ! pauvre petit corps jaunâtre, chat sans poils, piteux, risible et penaud, champagne sans mousse, horreur qu'on n'aggraverait qu'en l'écorchant et montrant la viande, l'interne dégoûtation. A la fois faux et bestial ; triste résultat de toutes les déformations nécessaires : trous aux oreilles, pieds écrasés, taille ridée, ventre froissé, coloré d'un jaune blanc qui, s'il ne tournait pas au bleu, prenait un ton rouge de brique mal plâtrée³.

Ses premières œuvres sont distinguées par ses contemporains. Par exemple, dans *L'Avenir artistique et littéraire*, en mai 1897, après avoir déploré que *La Rouille du Sabre* recèle « des phrases courtes incisives, éclairs qui éblouissent, mais laissent parfois après elles l'obscurité », le critique Lucien Cortambert salue un ouvrage « qui renferme des parties véritablement très remarquables, où la vie, l'émotion sont intenses et où éclatent, à chaque pas, de belles et originales images⁴ ». Tolstoï quant à lui encense cet ouvrage et fait de son auteur une vedette provisoire du Tout Paris littéraire⁵. Toutefois, Eugène Morel ne parvient pas à percer véritablement et à vivre de sa littérature. Un échec qui selon Goncourt le rend amer :

Le pauvre Morel est tout triste d'un refus qu'il n'avait pas lieu d'attendre et de la chute à terre du pot au lait construit dans sa tête sur le succès incontestable d'une pièce jouée par l'acteur Mounet⁶.

Un autre diariste fameux, Jules Renard, note le 2 mars 1896 :

Eugène Morel, l'auteur d'*Artificielle*. Malgré ce succès, traîne partout romans et pièces de théâtre. A quinze ans - il n'en a que vingt-cinq, - il faisait partie de la génération de Descaves, de Geffroy, de Fèvre, qui ont de dix à quinze ans de plus que

³ Eugène Morel, *Artificielle*, Paris, Paul Ollendorff, 1895.

⁴ Lucien Cortambert, « Causerie littéraire- *La Rouille du Sabre* de Eugène Morel », *L'Avenir littéraire et artistique*, mai 1897.

⁵ « Interrogé sur la littérature française, Tolstoï, un jour, désigna Morel comme l'un des romanciers les plus originaux d'alors. En un instant, l'auteur de *Les Morfondus*, de *La Rouille du Sabre* fut célèbre » (Alphonse Séché, *Dans la Mêlée littéraire (1900-1930), Souvenirs et correspondance*, Bibliothèque du Hérisson, Société française d'éditions littéraires et techniques, Paris, 1935).

⁶ Edmond et Jules de Goncourt, *Journal, mémoires de la vie littéraire*, Paris, R. Laffont, 2004. Décembre 1894.

lui. Le régiment le sépara d'eux. Il revint. Ils étaient arrivés et, lui, recommençait. Il recommence toujours. Il est obligé d'avoir une place à la Bibliothèque. Les éditeurs ne lisent pas ses livres, qu'il marque d'un fil. Il a une pièce qui, grâce à Mounet-Sully, reçue à corrections au Français, puis refusée net, puis reçue à l'Odéon, attend, attend. Et moi, j'ai un peu honte de ma chance, et de ma paresse. Peut-être n'a-t-il eu que le tort d'être trop précoce. Les dernières gelées l'ont arrêté net⁷.

Déception ? Glissement ? Morel se consacre de plus en plus au théâtre, et reçoit là aussi un accueil très favorable. Il y travaille avec l'avant-garde du Théâtre libre et du théâtre Antoine. Son écriture tend alors à se démultiplier. Non seulement il écrit pour le théâtre, et le plus souvent dans une expérience à 4 mains car il compose la majeure partie de ses pièces avec André de Lorde, mais il écrit sur le théâtre. Ses études sont particulièrement remarquées, et il remporte en 1900 le prix lancé par *La Revue d'art dramatique* - qu'il dirigera bientôt - pour un projet de théâtre populaire qui sera source d'inspiration pour les réformateurs du théâtre dans les vingt années à venir. Il passe donc insensiblement à une écriture de théoricien, une écriture grâce à laquelle il est reconnu davantage qu'en littérature. Il n'est donc pas étonnant que dans ses romans perce une réflexion sans doute inconsciente sur le rôle du livre, de la lecture, de la bibliothèque. Deux exemples sont particulièrement intéressants. Le premier dans *La prisonnière*, édité en 1900, est une mise en scène passionnante d'un passage d'une lecture à la fois destructrice et porteuse de nostalgie à un monde où on ne lit plus et où les ouvrages sont soigneusement rangés....

M. Barrier classa ses livres méthodiquement.

Jadis, quand il lisait, il ne les rangeait pas. Ses livres traînaient par terre, dans sa chambre d'étudiant. On en prenait une pile quand on manquait de chaises.

M. Barrier n'avait alors qu'un seul veston ; M. Barrier avait alors des cheveux longs ...

Il était ambitieux. Il était malheureux...

⁷ Jules Renard, *Journal*, Paris, Union générale d'éditions, 1984. Mars 1896.

Et il lisait la masse énorme de ces livres. Rousseaux incomplets, des Voltaires trop complets, et quelques niaiseries polissonnes de jadis.

Et d'autres livres... Il n'avait plus ni temps, ni place.

Il y avait encore deux caisses... Au feu ! Au feu ! Brûlez les morts ! Les cimetières sont pleins comme des villes.

Et les classiques... Qu'est-ce qu'il allait faire de ceux-là ?

Allait-il s'encombrer de ça toute sa vie ? Pourquoi jusqu'ici les avoir menés ? Qu'en faire ? Où les jeter ? Leur rôle était fini. Ils avaient assez fait souffrir et ennuyé !

Livres ! ô bonnes journées de campagnes empêchées ! Livres ! jours et jours de jeunesse gâchés ! - - Claire enfance, dont le beau rire avait cessé !

Quelle souffrance avaient-ils encore à répandre ?

M. Barrier les regarda avec pitié.

Il était sans rancune, puisqu'il était heureux. Il ne brûla pas les méchants livres ennuyeux. Il les rangea au fond, très haut, pour ne plus les voir. Puis se sentant un peu las, il s'assit un instant⁸...

Le deuxième exemple est également fascinant. Eugène Morel , en ce moment charnière où il passe de la littérature à la science des bibliothèques, voyage et raconte ses périples à la manière de l'ethnologie balbutiante. Le voici chez les Lapons qui apprenant à lire quittent l'état paradisiaque des bons sauvages...

Ils sortent de l'âge de pierre depuis quelques années. Ils ont un état civil et savent lire. Ils ne sont plus bien nombreux. Ils se dégoûtent de leur état de phénomène. Ils n'ont aucun orgueil à se dire « les Lapons ». L'hiver en Suède, l'été sur les bords du Nordland norvégien, ils suivent encore les troupeaux de rennes mangeurs de lichen. Ils sont les parasites des bêtes semi-domestiques, qui leur donnent tout, le lait, la viande, la peau de leurs habits et les draps de leur lit, le toit de leur demeure d'été, les instruments d'os qu'ils savent sculpter, et qui les traînent encore par les routes de neige.

Paléontologie ! ethnologie ! préhistoire ! mystère des origines...

Que veux-tu donc apprendre des musées et des livres ?

Couche-toi là, ne te lave plus, mange et marche comme eux⁹ !

⁸ Eugène Morel, *La Prisonnière*, Paris, Ernest Flammarion, 1900.

⁹ Eugène Morel, *L'album du chemineau - Teintes du Nord*, Paris, Editions de la Revue d'art dramatique, 1903.

Morel abandonne la prose romanesque grâce à une séduisante pirouette intitulée *La Parfaite Maraîchère*, *Roman très simple, orné de considérations poétiques et utiles sur la culture et le forçage des légumes dans la région de Paris*. L'ouvrage s'ouvre sur une longue dédicace : « A la mémoire de ma grand-mère, qui n'est plus, A celle du beau fleuve de Seine qu'on a empoisonné. Et aux employés d'administration, officiers retraités, clercs, commis, plumitifs, financiers, gens du monde, artistes dramatiques et autres pauvres types qui n'habitent pas la campagne ». Le roman se décompose ensuite en un prologue dans lequel Morel annonce au lecteur :

C'est une histoire admirable, où il ne se passe rien. Françoise nous l'a conté un dimanche. Il pleuvait [...] l'histoire ennuyait tout le monde.

Il est suivi de deux livres, intitulés *Bucoliques*, qui racontent de manière humoristique, avec force point d'exclamations, l'histoire ordinaire de Françoise, une maraîchère. Le livre III, intitulé quant à lui « Didactique, l'art des légumes », nous dit tout sur l'art de cultiver les légumes comme les petits pois. Enfin, le Livre 4, baptisé « Apocalyptique. L'histoire reprend pour finir tant bien que mal », se termine sur ce dernier paragraphe :

Seigneur, recevez Françoise en Paradis.

Et s'il sut apprécier, seigneur – sinon chanter – les bonnes choses qu'ici-bas vous nous avez données, s'il ne fut pas coupable de dédain de vos bontés, réservez à l'auteur, là-haut, - tout ce qu'il demande- un petit coin de solitude et du bon lait.

Ainsi soit-il !

L'ouvrage, puissamment novateur, annonce sans doute, sous des dehors parodiques, la fin symbolique du romancier, et son passage à une rédaction plus didactique. Néanmoins, dans sa prose professionnelle Morel poursuit les explorations narratives. Il en joue, et se permet bien des licences qu'il commente :

Voici un chapitre qui va être bien long... Mais quoi ! la modestie nous oblige à reconnaître que nous écrivons les trois quarts du temps pour l'éternité. Ce n'est pas tous les jours qu'on peut écrire pour son temps [...] Et nous ferons ici de la littérature, comme notre grand Brieux fait des pièces, dans l'espoir de les voir, demain, tout de suite s'il se peut, perdre tout

intérêt. Car c'est un grand honneur pour un écrivain, c'est sortir de la cohue de toutes les postérités, que de voir ce qu'il a dit compris et appliqué, et son œuvre jetée comme la coque vide d'une noix avalée¹⁰.

On a oublié Brioux aujourd'hui mais le parallèle établi par Morel est pour ses collègues une provocation. En effet, Brioux est celui qui a fait scandale en portant des sujets comme la syphilis ou l'allaitement maternel sur les planches. Morel s'enorgueillit donc de bousculer les préjugés, d'obliger à une réflexion qu'on oubliera vite mais qui aura laissé ses traces. Il pressent aussi l'effet que ses licences stylistiques peuvent avoir sur ses lecteurs, et s'en amuse, grossissant volontiers le trait :

La forme dans laquelle je m'exprime à tort ou à raison gêne beaucoup de lecteurs, et leur donne méfiance. Je continue tout de même à parler mon parler naturel, souhaitant que d'autres reprennent sous une forme plus correcte ou plus rassurante les idées et les faits que je raconte de mon mieux¹¹.

Que doit-on voir dans ces déclarations ? Un style assumé qui serait donc celui de la monographie fondatrice de la bibliothéconomie? ou celui d'une polygraphie travestie, Morel écrivant ses ouvrages à caractère scientifique comme des romans ? quoiqu'il en soit il met en exergue ses particularités, son entre deux rives, son entre deux mondes. Un rôle dans lequel il semble désormais s'épanouir. Plusieurs auteurs l'ont dépeint dans leurs souvenirs, toujours prêt à venir saluer les écrivains qui venaient travailler à la Bibliothèque nationale, et discuter avec eux non pas bibliothéconomie mais bien littérature. Alphonse Séché raconte :par exemple :

Un jour que je traversais la cour de la Bibliothèque Nationale, je fus abordé par Eugène Morel qui, après m'avoir interrogé sur *La Critique Indépendante* et s'être assuré de la mort définitive de ma revue, me demanda s'il me serait agréable de le suppléer, voire de lui succéder à la tête de *La Revue d'Art dramatique*¹².

Désormais, Eugène Morel œuvre pour la protection des écrivains, que ce soit au comité de la Société des gens de lettres ou bien encore lors du Deuxième Congrès national du Livre en 1921 qui le voit préconiser des solutions quant aux « rapports entre auteurs et éditeurs » et sur « l'édition des poètes et œuvres littéraires

¹⁰ Eugène Morel, *Bibliothèques*, tome 2, 1909. Page 273

¹¹ Eugène Morel, *La Librairie publique*, 1910. Page 20.

¹² Alphonse Séché, *op.cit.*

à public restreint ». Mais quoi de plus cruel pour ce polygraphe – repenté ou non- que de se voir en lice, bien malgré lui, pour le prix des Méconnus, en 1924 ? Sur une idée de Léon Daudet, Tristan Derême demande des suggestions aux lecteurs de *L'Eclair*, lesquels citent en bonne place *La Rouille du sabre* d'Eugène Morel... Oui, il est oublié du Tout paris littéraire et ses dernières pièces ne trouvent pas preneur, non plus que son dernier roman. Son passage de la polygraphie artistique à la bibliothéconomie a sans doute contribué à cet oubli, et il est difficile de savoir jusqu'à quel point cette mutation fut assumée ou subie.

Agnès Sandras